CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES N° 271.

SUR LES SOINS A DONNER

A LA PREMIÈRE MENSTRUATION ;

THÈSE

Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 28 décembre 1829, pour obtenir le grade de Docteur en médecine ;

PAR J. ROBILLARD, de Metz,

Département de la Moselle.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n°. 13.

1829.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. LANDRÉ-BEAUVAIS, Doyen.	Messieurs.
Anatomie	CRUVEILHIER, *Examinateur.*
Physiologie	DUMÉRIL.
Chimie médicale	ORFILA.
Physique médicale	PELLETAN.
Histoire naturelle médicale	CLARION.
Pharmacologie	GUILBERT.
Hygiène	ANDRAL, *Président.*
Pathologie chirurgicale	MARJOLIN. ROUX.
Pathologie médicale	FIZEAU. FOUQUIER.
Opérations et appareils	RICHERAND.
Thérapeutique et matière médicale	ALIBERT.
Médecine légale	ADELON.
Accouchemens, maladies des femmes en couches et des enfans nouveau-nés	DESORMEAUX, *Suppléant.*
Clinique médicale	CAYOL. CHOMEL. LANDRÉ-BEAUVAIS. RECAMIER.
Clinique chirurgicale	BOUGON. BOYER. DUBOIS, *Examinateur.* DUPUYTREN.
Clinique d'accouchemens	DÉNEUX, *Examinateur.*

Professeurs honoraires.

MM. DE JUSSIEU, DES GENETTES, DEYEUX, LALLEMENT, LEROUX, VAUQUELIN.

Agrégés en exercice.

Messieurs	Messieurs.
Baudelocque.	Devergie.
Bayle.	Dubled.
Berard.	Dubois.
Blandin.	Gerdy.
Bouillaud.	Gibert.
Bouvier.	Hatin.
Briquet	Lisfranc.
Brongniart.	Martin Solon.
Cloquet.	Piorry, *Examinateur.*
Cotterau, *Suppléant.*	Rochoux.
Dalmas.	Sandras. *Examinateur.*
Dance.	Trousseau.
	Velpeau.

Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions emises dans les dissertations qui lui seront présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A LA MÉMOIRE

DE MES PARENS.

Piété filiale.

J. ROBILLARD.

DE MES PARENS.

INTRODUCTION.

La compagne de l'homme, celle qui l'aide à supporter les peines de la vie, et qui sait l'embellir par les charmes de sa figure et de sa conversation, est exposée à une multitude de maux dès qu'elle a atteint l'époque de la puberté. Jusque là elle n'avait souffert que quelques maladies communes aux deux sexes; mais, à cette époque, tout change en elle; le développement d'un organe jusqu'alors sans action sur le reste de l'économie lui imprime un nouveau genre de vie, et exalte sa sensibilité, qui joue le premier rôle dans son organisation.

Quel droit n'a-t-elle pas à notre reconnaissance, celle qui, après nous avoir portés dans son sein, nous donne, avec le jour, son lait, notre première nourriture! Combien de peines, de fatigues n'est-elle pas obligée de supporter pour remplir ce devoir!

Toutes ces considérations sont bien capables d'intéresser l'homme qui sait approfondir tous les dangers que la femme court pendant cette période de la vie.

Il est si doux de s'occuper à ce qui peut diminuer le nombre des maladies qui assiégent la plus faible et la plus intéressante partie de la société, celle que la nature a particulièrement destinée à reproduire l'espèce humaine, que j'ai fait de ce sujet l'objet de mon premier travail, voulant montrer par là ma profonde vénération et ma sincère reconnaissance pour le sexe aimable qui y a tant de droits.

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES

SUR LES SOINS A DONNER

A LA PREMIÈRE MENSTRUATION.

Avant la puberté, la femme est comme une tendre fleur qui n'attend plus qu'un léger souffle du zéphyr pour s'épanouir. Mais, à cette époque, toutes les grâces et la beauté de la femme se découvrent ; c'est le moment de son triomphe. Sa taille, par un mouvement rapide, prend un accroissement considérable; les seins, ornement de la beauté, se développent et acquièrent une forme hémisphérique; le bassin augmente de diamètre, l'utérus devient le siége d'une concentration puissante de sensibilité, qui semble appeler à elle toutes les forces de la vie; une secousse générale est imprimée au tissu cellulaire, qui s'arrange et se modifie dans toutes les parties du corps, remplit les interstices des muscles et les intervalles des os, arrondit et dessine voluptueusement ces formes gracieuses qu'on admire dans la Vénus de Médicis.

L'instant de la nubilité est toujours favorable à la femme; l'expansion, la grâce piquante que la puberté donne à sa physionomie et à toute sa personne, tient souvent lieu de traits réguliers.

Si l'on observe de grands changemens au physique, il ne s'en opère pas de moins grands au moral. « Alors, dit *Roussel*, tout s'anime dans la femme; ses yeux, auparavant muets, acquièrent de

l'éclat et de l'expression; tout ce que les grâces légères ont de naïf et de piquant, tout ce que la jeunesse a de fraîcheur, brille dans sa personne. De ce nouvel état, résulte, dans la jeune fille, une surabondance de vie qui cherche à se répandre et à se communiquer; elle est avertie de ce besoin par de tendres inquiétudes et par des élans qui ne sont que la voix tyrannique et douce de la volupté : pour intéresser toute la nature à sa situation, elle semble appeler tous les plaisirs à son secours ; alors tout s'empresse, tout vole au-devant de la beauté pour la servir et briguer le bonheur de recevoir des chaînes. » (Système physique et moral.)

La jeune fille est agitée d'une inquiétude dont souvent elle ignore la cause ; une teinte de mélancolie est répandue sur tous ses traits ; elle devient plus réservée; elle est habituellement pensive, elle rougit et soupire facilement ; elle a des désirs sans savoir quel en est l'objet; son âme demande à s'épancher dans le sein de l'amitié, mais sa langue refuse d'exprimer le trouble qui l'agite ; souvent on la voit chercher la solitude, qu'elle fuit plus promptement encore, ne trouvant, pour tout soulagement à ses inquiétudes vagues, que le désordre même de son âme : car c'est alors que les facultés affectives dominent chez les femmes, quoique dès leur enfance elles manifestent la prédominance des sentimens qui doivent successivement les rendre amantes, épouses et mères. Aimer, sous quelque titre que ce soit, est la grande affaire de leur vie. « L'amour n'est qu'un épisode dans la vie de l'homme; c'est l'histoire tout entière de la vie de la femme. » (M^me^ de Staël.)

La première éruption des menstrues, que l'on peut regarder comme le complément du travail de la puberté chez la femme, et qui même est pour le vulgaire le seul signe de cette époque, s'annonce par une série plus ou moins nombreuse de symptômes, tels que maux de tête, douleurs vagues et engourdissement dans les lombes, le bassin, les aines, les cuisses ; lassitudes générales, chaleur, prurit, ardeur, éréthisme, tuméfaction des parties génitales externes ; durcissement et sensibilité des seins, portée quelquefois jusqu'à la douleur ; légers accès de fièvre éphémère, hémorrhagies nasales, efflorescence

passagère du système cutané, particulièrement de la face ; la voix, dont la liaison avec les organes de la génération a été reconnue par les physiologistes de tous les temps, présente des changemens remarquables ; alors aussi le sommeil est agité, inquiet, et souvent interrompu par des rêves fatigans ; l'appétit est beaucoup diminué, quelquefois nul ou dépravé ; enfin le pouls est ordinairement fort, inégal, accéléré.

Un écoulement d'un fluide séreux, rougeâtre, plus ou moins abondant, précède ordinairement l'éruption d'une plus ou moins grande quantité de sang, qui vient opérer une sorte de détente, et porter le calme dans toute l'économie ; cette excrétion sanguine, ordinairement peu abondante, dure trois, quatre ou cinq jours, puis se termine par celle d'un fluide séreux, presque semblable et identique à celui qui avait précédé ; alors il succède un état de langueur pendant quelques jours ; les yeux restent caves et environnés d'un cercle livide inférieurement ; enfin tout rentre dans l'état naturel.

Lorsque la menstruation s'établit avec facilité, elle donne à la jeune beauté, naguères triste et languissante, la fraîcheur et l'éclat qui marquent l'aurore de la vie.

Quelquefois cette première éruption est suivie d'un intervalle plus ou moins long, deux, trois ou quatre mois, une année même, avant qu'il en paraisse une nouvelle. Ces retards s'observent surtout chez les femmes d'un tempérament lymphatique, ou dont la constitution est faible ou détériorée. Cependant, à la longue, la nature se soumet à cette hémorrhagie, et l'écoulement prend cette périodicité qui le caractérise.

La plupart des physiologistes regardent la menstruation comme une exhalation sanguine des extrémités capillaires des vaisseaux utérins, qui ne s'établit qu'à l'instant où la nature s'occupe d'une manière spéciale de cet organe. La nutrition y devient plus active ; son tissu s'amollit, son volume augmente, ses vaisseaux exhalans se remplissent de sang, le transmettent au dehors pendant un certain nombre de jours, et répètent cette fonction à des époques fixes et périodi-

ques ; et désormais la matrice peut, sous ce rapport, être rangée parmi les émonctoires qui concourent simultanément à l'entretien de l'équilibre nécessaire à la santé.

Nous ne partageons point l'opinion de ceux qui regardent la menstruation comme une incommodité résultant de nos institutions sociales. Nous pensons au contraire, avec la plupart des auteurs, que cette fonction paraît être un résultat nécessaire de l'organisation de la femme, et utile à la conception. Cela est si vrai, que si la nature, au lieu de diriger les fluides vers l'utérus, dont elle doit s'occuper uniquement à l'époque de la puberté, les porte vers d'autres organes, il en résulte des désordres plus ou moins graves. Les femmes chez lesquelles ces écarts ont lieu sont sujettes à des congestions dans diverses parties, et à un grand nombre de maladies dont le flux menstruel, bien établi, peut seul les délivrer.

Accidens relatifs à la première menstruation.

Lorsque la révolution de la puberté chez la femme n'a point été troublée dans sa marche, qu'elle s'est faite suivant les lois de la nature, elle a une influence très-marquée sur les maladies qui pouvaient exister antérieurement ; on voit souvent cesser les convulsions, l'épilepsie, les dartres, les teignes, et surtout les scrophules, qui disparaissent très-fréquemment ; en un mot, toutes les maladies qui tiennent à une atonie générale ou partielle cèdent à la nouvelle activité dont les différens organes commencent à jouir.

Mais si la première éruption des menstrues se montre bienfaisante, en détruisant les maladies de l'enfance, elle signale bientôt son existence par un nouvel ordre d'affections non moins graves ; car il s'en faut de beaucoup qu'elle se passe toujours dans cet heureux calme ; souvent elle est accompagnée d'orages qui portent une atteinte d'autant plus funeste, qu'ils frappent les bases d'une organisation qui commence à s'établir ; et cette époque mérite d'autant plus l'attention des médecins, que le plus souvent elle décide de la santé future des femmes.

De tous les accidens qui peuvent survenir à l'époque de la puberté, le plus fréquent est la difficulté que les règles éprouvent à s'établir; aussi c'est sur ce phénomène que je vais fixer particulièrement mon attention.

On peut rapporter à quatre états principaux les désordres qui se manifestent à l'époque de la première menstruation.

Savoir: 1°. défaut de forces vitales; 2°. exaltation des forces vitales; 3°. excès de sensibilité; 4°. disposition contre nature du système de la génération.

Premier état. Il est produit par toutes les causes débilitantes en général, soit qu'elles agissent d'une manière violente ou prolongée, soit qu'elles influent sur le moral ou sur le physique; il est assez fréquent chez les personnes douées d'un tempérament lymphatique. Il est une suite assez ordinaire des diverses affections de ce système, telles que les scrophules, le rachitisme, le scorbut; il est aussi amené par les maladies antérieures, la mauvaise nourriture, les veilles prolongées, les travaux au-dessus des forces, les hémorrhagies abondantes, l'habitation des lieux humides et marécageux, les chagrins profonds, surtout ceux qui naissent d'une inclination secrète et concentrée.

L'économie, dans ce cas, reste au-dessous des forces nécessaires au développement de la menstruation.

Deuxième état. C'est celui que l'on désigne communément par *pléthore :* il est amené par le tempérament sanguin porté à un très-haut degré, ce qui rend la menstruation difficile et tumultueuse; par l'excès d'embonpoint, la vie oisive, les liqueurs spiritueuses, la bonne chère, le café et le sommeil prolongé.

La nature semble alors succomber sous le poids de ses propres forces.

Troisième état. Il peut exister dans l'utérus en particulier ou dans toute l'économie. Le premier de ces deux états se trouve en rapport avec une menstruation précoce et un excès de vitalité des parties géni-

tales, produit par des habitudes funestes, les conversations indécentes, les peintures lascives, les spectacles, et les lits trop chauds et où l'on reste trop long-temps. Le second est le partage des femmes d'un tempérament nerveux déterminé par une éducation exclusivement morale, et dans laquelle le corps n'acquiert aucun développement; il est très-souvent produit par des impressions vives, et quelquefois par la mélancolie et l'étude précoce de la musique.

Quatrième état. Les dispositions contre nature des organes de la génération consistent dans l'absence du vagin, qui manque quelquefois dans sa partie inférieure, ou s'ouvre dans le rectum; dans l'obturation de ce conduit par la membrane hymen, ou l'union contre nature des grandes et des petites lèvres.

Comme il existe des maladies qui sont plus particulières aux différens états pathologiques dont j'ai fait la distinction, je vais, pour mettre plus d'ordre dans leur exposé, les présenter selon le cadre que j'ai adopté pour désigner leurs causes.

1°. Les maladies produites par défaut de forces vitales sont : la chlorose, la leucorrhée, le scorbut, la fièvre lente nerveuse, diverses éruptions cutanées, la phthisie pulmonaire, l'hydropisie et l'anasarque.

2°. L'exaltation des forces vitales amène souvent cette fièvre inflammatoire désignée par quelques auteurs sous le nom de *fièvre aiguë des filles pubères;* elle débute ordinairement par un léger frisson et un engourdissement général, par un sentiment de pesanteur dans les lombes, au périnée et les membres inférieurs, une céphalalgie très-intense. Bientôt la peau de toute la périphérie du corps est couverte de sueurs abondantes, les yeux sont larmoyans, le visage très-coloré, la soif vive, l'anorexie complète, la constipation opiniâtre; l'urine, chaude et rouge, ne coule que goutte à goutte; le pouls est plein, dur, accéléré; il y a quelquefois somnolence, et d'autres fois léger délire. Les autres maladies sont : les hémorrhagies nasales, l'hémoptysie, l'hématémèse et la plupart des phlegmasies des divers organes.

3°. Il est inutile d'entrer dans l'énumération des nombreuses anomalies dont le système nerveux peut devenir le siége principal. Lors de la puberté, les névroses les plus ordinaires sont : la nymphomanie, la mélancolie, l'hypochondrie, l'épilepsie, l'hystérie, et les différentes affections de l'estomac, comme le pica, le malacia, etc.

4°. Les maladies qui surviennent à la suite des dispositions contre nature sont : les hémorrhagies supplémentaires, qui peuvent affecter toutes sortes de voies, s'établir périodiquement, et constituer de véritables déviations, qui, à des époques régulières, fournissent une quantité de sang à peu près égale à celle qui serait rendue par le canal vulvo-utérin. On voit cet écoulement se faire par les organes salivaires, pulmonaires, urinaires, par des plaies et tumeurs variqueuses, par le mamelon, enfin par l'extrémité pulpeuse des doigts.

Moyens à employer pour prévenir les accidens de la première menstruation.

Vouloir entrer dans le détail du traitement applicable à chaque maladie dont j'ai parlé, ce serait embrasser la thérapeutique entière, et les longues digressions qu'il faudrait entreprendre me feraient sortir des bornes que je me suis prescrites dans cette dissertation.

La partie la plus essentielle dans le cas dont il s'agit, celle sur laquelle je dois insister le plus, c'est dans le régime, qui, chez une jeune fille menacée d'une première menstruation difficile, doit combattre le développement des causes prédisposantes, faire éviter les causes occasionnelles, ou remédier aux désordres qu'elles ont déjà causés, en un mot, tous les orages qui peuvent éclater à cette époque de la vie.

1°. De tous les corps externes qui tendent, par leur action, à modifier l'économie, il n'en est pas de plus puissant que l'air dans lequel nous vivons ; il serait donc bien avantageux de pouvoir choisir celui que doit respirer la jeune fille ; de faire habiter celle en qui on reconnaît les signes d'un tempérament mou et lymphatique, au milieu d'un air vif et sec ; et placer, au contraire, dans une atmosphère humide, celle qui annonce des dispositions nerveuses.

2°. Quant aux vêtemens, les unes et les autres doivent être vêtues légèrement, de manière à conserver la liberté des mouvemens propres à l'exercice des fonctions et au développement des organes. Cependant elles doivent être garanties de l'influence des variations atmosphériques.

3°. Pour ce qui regarde la nourriture, on donne des alimens plus toniques et des boissons légèrement stimulantes aux jeunes personnes lymphatiques ; on fera même pour elles exception à la règle adoptée par beaucoup de mères, qui interdisent l'usage du vin à leurs filles, afin de corriger, dans certains cas, les mauvaises dispositions de leur tempérament.

4°. L'exercice étant une des parties les plus importantes de l'hygiène des jeunes filles, il faut qu'il soit modéré, et toujours proportionné à l'âge et aux dispositions de chaque individu. Il sera donc constant et uniforme; car c'est un besoin de chaque jour, qui doit être satisfait, comme le besoin de prendre des alimens : ainsi l'on se gardera bien de laisser la jeune fille se livrer avec excès au plaisir de la danse pendant des nuits entières, ou passer de longues journées dans l'inaction la plus complète. Des irrégularités aussi marquées en occasionneraient d'analogues dans l'exercice des fonctions, et ces dérangemens, souvent répétés, finiraient par produire des altérations plus ou moins grandes dans les organes eux-mêmes.

Il existe d'autres soins, bien plus difficiles, et non moins importans à remplir : je veux parler de ceux qui doivent préparer et seconder le développement des facultés morales et intellectuelles, et qui nécessitent l'attention la plus assidue des mères et des institutrices.

La première éducation morale de l'enfant consiste à ce qu'il ne voie et n'entende rien qu'il soit dangereux pour lui d'imiter. Mais, à l'époque de la puberté, la tâche devient plus difficile ; l'imagination et la sensibilité de la jeune fille prennent un essor aussi étendu que subit, surtout chez celles qui sont douées d'une grande susceptibilité nerveuse ; elle recherche et se plaît dans la solitude, elle s'abandonne à la rêverie et s'y livre avec plaisir. Le besoin d'aimer, qui se fait alors sentir, si on ne le combat pas avec autant de ménagement que de

persévérance, fait éclore ces passions si terribles qui, dès l'origine, se prononcent quelquefois avec une énergie qu'il n'est déjà plus temps de réprimer, qui épuisent, à leur naissance, les facultés de l'âme, et détruisent même des organes trop délicats pour résister à des secousses aussi violentes.

C'est donc souvent, sinon dans l'erreur, du moins dans l'imprudence des parens, qu'il faut chercher la cause de tous ces désordres. Trop empressés de jouir des progrès de leurs jeunes demoiselles, ils se hâtent de solliciter le développement prématuré de leurs facultés, en les conduisant dans des sociétés où mille exemples ridicules de vanité sont exposés à leurs regards, et n'échappent point à leur pénétration, au lieu de prolonger chez elles l'innocence et la simplicité du premier âge, et de laisser à la nature le soin de disposer sans obstacle de toutes les forces dont elle a besoin pour l'accroissement physique. C'est pour cette raison, sans doute, que l'on remarque bien plus de menstruations précoces et laborieuses dans les villes que dans les campagnes.

La première chose que doit faire une bonne mère ou une sage institutrice, c'est d'éviter les abus que je viens de retracer. Elle modèrera avec prudence l'essor de l'imagination de son élève ; elle associera ensuite les instructions morales aux conseils de la tendresse, les occupations aux distractions, les exercices qui cultivent l'esprit à ceux qui développent le corps ; enfin, elle tâchera surtout de s'emparer de la confiance de la jeune personne, si elle veut un jour être payée de ses soins par la reconnaissance.

Si, pour avoir négligé les règles hygiéniques que je viens d'exposer, la première menstruation éprouve des difficultés, des retards plus ou moins prolongés, ou qu'il s'établisse une suppression indéfinie, il ne reste plus qu'à réparer les erreurs passées, non pas d'une manière brusque et tranchée, mais par gradation et avec tous les ménagemens que nécessitent les habitudes ou la faiblesse de l'individu. Parmi les exercices, malgré l'aversion qu'ont alors les malades pour toute espèce de mouvement, on conseillera l'équitation, comme im-

primant à tout le corps des secousses qui peuvent déterminer une tendance des fluides vers l'utérus. On associera au régime quelques médicamens, diversifiés suivant le tempérament : ainsi, si le caractère nerveux prédomine, on prescrira l'usage des bains tièdes, qui, communément alors, produisent d'heureux effets; les boissons mucilagineuses émulsionnées, auxquelles on pourra joindre, au besoin, les antispasmodiques, et même les narcotiques. Mais il faut surtout diriger convenablement les impressions morales, dernière indication de la plus haute importance, et sans laquelle, bien souvent, il ne saurait exister de vraie médication. Si, au contraire, c'est le système lymphatique qui domine, on aura recours aux boissons légèrement stimulantes; on pourra employer aussi les emménagogues toniques, tels que les infusions d'armoise, d'absynthe, de matricaire, etc. On donnera surtout les eaux ferrugineuses et les préparations martiales, dont on retire de grands avantages lorsque les malades sont devenues chlorotiques, et que les forces digestives languissent; on peut y joindre l'usage des frictions sur tout le corps, et notamment sur la région hypogastrique. Si la jeune fille est pléthorique, si elle est d'une constitution forte, on doit, avant tout, recourir à la saignée du pied. Si elle est moins robuste, on se contente d'appliquer des sangsues à la vulve; enfin, si la disposition pléthorique est encore moins marquée, on se borne aux ventouses simples, que l'on applique à la partie supérieure et interne des cuisses. Des boissons adoucissantes concourent avantageusement, avec les saignées générales ou locales, à faire cesser l'état de réplétion qui s'oppose à l'apparition des règles.

Quand la rétention du flux menstruel est l'effet de quelque cause débilitante, comme d'une maladie antérieure, d'une mauvaise nourriture ou d'une évacuation trop abondante, il est évident qu'il ne faut s'occuper qu'à fortifier la malade en lui donnant de bons alimens. Quelquefois elle a pour objet des chagrins profonds ou un amour contrarié : la suppression de la cause peut seule donner un espoir fondé; car rarement les soins de la tendresse maternelle, si nécessaires alors, et les distractions variées qu'il sera convenable de lui pré-

senter, parviendront à opérer la guérison; et l'on sent que l'on peut encore moins se la promettre de l'usage des remèdes et des formules pharmaceutiques. Enfin, si la jeune personne dont l'écoulement menstruel éprouve un retard, est d'une constitution molle et grasse, présente un état de stupeur, d'engourdissement, au physique comme au moral, et une imagination peu active, c'est alors qu'il faut recourir aux stimulans physiques et moraux. L'exercice, les distractions, la danse, les bals, les spectacles, qui exigent des mouvemens du corps et agissent en même temps sur l'imagination, sont alors spécialement indiqués.

FIN.

HIPPOCRATIS APHORISMI

(*edente* PARISET).

I.

Quibus epilepsiæ ante pubertatem contingunt, mutationem habent. Quibus verò accidunt viginti quinque annos natis, his plerumque commoriuntur. *Sect.* 5, *aph.* 7.

II.

Mulieri, sanguinem evomenti, menstruis erumpentibus, solutio fit. *Ibid.*, *aph.* 32.

III.

Mulieri menstruis deficientibus, è naribus sanguinem fluere, bonum. *Ibid.*, *aph.* 33.

IV.

Mulieri, menstrua si velis cohibere, cucurbitam quàm maximam ad mammas appone. *Ibid.*, *aph.* 50.

V.

Mensibus copiosioribus prodeuntibus, morbi contingunt; non prodeuntibus, ab utero fiunt morbi. *Ibid.*, *aph.* 57.